

tous les grands hommes d'Etat, Léon XIII possède non-seulement l'art, mais le goût de gouverner. Au Vatican, rien n'est fait sans son consentement. Il est son propre premier ministre, et il regarde ses collaborateurs comme ses instruments plutôt que comme ses auxiliaires ; il est le plus occupé et le plus actif des souverains. Tous ses instants sont employés, et sa vie journalière est comme suit :

En général, Léon XIII se lève à six heures. A sept heures, il célèbre la sainte messe dans sa chapelle privée, et en entend une autre d'action de grâces. A huit heures, il prend un léger repas : du café, du lait, quelques biscuits, puis il se met à l'ouvrage et examine les documents, étudie les questions politiques. A onze heures, il s'occupe d'affaires générales et reçoit son secrétaire d'Etat, les ambassadeurs et les secrétaires des différentes congrégations, qui ont un jour spécial pour être reçus.

Deux fois la semaine, en hiver, entre midi et une heure, ont lieu les audiences publiques ; cinquante ou soixante personnes sont groupées dans une chambre et s'agenouillent quand le Saint-Père entre ; il passe devant chacune, les questionnant séparément et les bénissant. Il y a beaucoup de protestants à ces audiences. Léon XIII ne fait pas de distinction entre les chrétiens de différentes croyances. Avec un tact exquis, il accueille les protestants avec la même bonté que s'ils reconnaissaient son autorité. J'en ai vu émus jusqu'aux larmes par cette bonté du Saint-Père.

A onze heures, le pape prend un léger bouillon et suivant la coutume romaine ne dine qu'à deux heures, ce repas consiste en un plat de viande bouillie, et un autre de viande rotie, les légumes et les fruits de la saison. Le luxe est banni de sa table. Les médecins lui ont ordonné de prendre du vin de Bordeaux et l'archevêque de cette ville lui fournit les meilleurs. L'étiquette exige que le pape mange seul. Quand le temps est favorable, Léon XIII fait une promenade dans les jardins du Vatican. En été, il y prend quelquefois son goûter, il aime à parler aux jardiniers et à les regarder travailler. Il s'intéresse aux oranges de son jardin qui lui donnent une récolte de dix milles oranges par année. A l'occasion du jubilé, le cardinal Lavignerie lui présenta une gazelle africaine qui eut sa place dans le jardin du Vatican et le pape aimait à lui donner à manger de sa main. Après sa promenade, Sa Sainteté entre dans ses appartements vers six heures et aussitôt donne ses audiences privées dans sa bibliothèque. Chaque jour entre huit et neuf heures du soir suivant la saison, il récite le chapelet avec son secrétaire privé et un des prêtres du Vatican.

Dans tous ses exercices religieux Léon XIII a une attitude imposante et recueillie, il célèbre la messe avec une grande piété, le prêtre est divinisé dans la plus grande acception du mot dans Léon XIII. Après le rosaire, le pape prend son souper composé d'œufs, de légumes et de fruits. Il ne se retire que vers onze heures dans ses appartements privés. Il est si nerveux qu'il est sujet à de fréquentes insomnies, alors il se lève, marche dans sa chambre, lisant et méditant.

Léon XIII est une des figures les plus remarquables de notre siècle et il jouit de l'admiration et du respect de tous. Le pape aime et comprend son siècle, c'est pour cette raison qu'il a tant d'influence. Dans ses lettres encycliques il en a compris toutes les faiblesses comme toutes les aspirations généreuses. Le catholicisme peut être fier de saluer cet homme dont la grandeur de caractère et l'intelligence supérieure commandent l'admiration et l'estime de ses contemporains, sa place est unique parmi les souverains du dix-neuvième siècle.

MARIE-LOUISE BERGERON.

LE CAPITAINE J.-E. BERNIER GOUVERNEUR DE LA PRISON DE QUÉBEC

Né à l'Islet le 1er janvier 1852, Joseph-Elzéar Bernier a été nommé capitaine au long long cours à l'âge de dix-sept ans et six mois, et depuis cette date a commandé quarante-trois différents navires dans toutes les parties du monde. M. Bernier a traversé l'Atlantique cent cinquante-huit fois, la moyenne de ces traversées en Europe a été de vingt-deux jours et demi.

Depuis l'âge de douze ans, sa vie journalière a été soigneusement écrite jour par jour.



Le capitaine Bernier appartient à une famille de vrais marins ; son grand-père, J.-Bte Bernier, et ses cinq fils, ont tous commencé comme capitaines ou pilotes. La troisième génération est représentée par deux capitaines au long cours et par deux pilotes sur le Saint-Laurent.

Aujourd'hui, le capitaine J.-E. Bernier dit adieu à la mer, non sans regret sans doute, mais la position qu'il vient d'acquérir comme gouverneur de la prison de Québec le consolera un peu et lui donnera occasion de faire preuve de nouveau de l'activité remarquable qu'il a toujours déployée jusqu'ici.

Cette nomination a été bien vue du public, et nous espérons que M. Bernier jouira d'une bonne santé pour remplir cette nouvelle charge qui, certainement, lui fait honneur.

LE MARÉCHAL NEY FUT-IL FUSILLÉ ?

Nous avons toujours cru, d'après l'histoire, que le maréchal Ney avait été fusillé à Paris, le 7 décembre 1815, à la suite d'événements que nous connaissons tous. Or, il paraît, d'après un bon Yankee, le Rév. J.-A. Weston, que l'histoire nous induit en erreur.

James-A. Weston a, en effet, il y a quelques jours, prononcé un fort long discours, devant un auditoire nombreux, au collège de Columbia, à New-York, tendant à exposer les doutes historiques sur l'exécution du maréchal Ney. L'orateur a déclaré qu'il était sûr que le grand capitaine n'avait subi que "les formes de l'exécution," et qu'on avait facilité sa fuite en Amérique, où il vécut sous le nom de Peter Stuart Ney, jusqu'en 1846, date à laquelle il mourut.

Le conférencier fait ressortir que le maréchal Ney fut soi-disant fusillé dans le jardin de Luxembourg, qui n'était pas la place ordi-

naire des exécutions. En outre, peu de témoins assistaient à cette scène, et lorsque le corps du maréchal tomba, sous des balles supposées, on le recouvrit d'un drap et on l'emporta. M. Weston croit qu'entre la période qui sépara la condamnation de l'exécution, Wellington s'était entremis, ainsi que plusieurs pairs, pour que le maréchal Ney échappât à la mort. La maréchale Ney connut ces faits, et ce qui le prouve, c'est qu'elle n'assista pas aux obsèques du pseudo-maréchal et ne fit pas élever de tombeau.

Trois mois après la mort supposée du maréchal, on signala dans la Caroline du Nord la présence d'un homme qui se faisait appeler Peter-Stuart Ney, et qui s'y était installé comme maître d'école. Il avoua, d'ailleurs, à certains intimes, qu'il était réellement le maréchal Ney. Après s'être uniquement livré à l'enseignement pendant vingt-cinq années consécutives, il mourut chez M. Austin-G. Ford, de Cleveland (N. C.), laissant un grand nombre de manuscrits que M. Weston prétend posséder actuellement.

"J'ai, a ajouté le conférencier, remis à un expert en écritures un spécimen de l'écriture du maréchal Ney, ainsi qu'un autre spécimen de l'écriture de Peter-Stuart Ney. Or, il n'a pas hésité un seul instant à me déclarer que ces deux spécimens étaient de la même main."

Enfin, M. Weston assure que parmi les manuscrits qu'il possède, beaucoup d'entre eux tendent à démontrer que Peter-Stuart Ney était bien le maréchal qui avait joué un si grand rôle dans les guerres de Napoléon Ier. En effet, dans l'un des manuscrits comportant un poème, Ney s'écrie en parlant de lui-même : "Bien que je fusse le plus brave des braves, mon commandement et mon bâton m'ont été retirés." On sait que Napoléon appelait le maréchal Ney le plus brave des braves.

Le conférencier a terminé son exposé en déplorant le fait que le plus important des manuscrits laissés par Ney à M. Austin Ford, et qui comprenait une courte biographie de l'auteur, ait été détourné par un individu, "probablement un émissaire du gouvernement français," qui l'avait demandé sous prétexte d'en faire la traduction.

Voilà, pensons-nous, un de ces bons *humbugs* que les Américains ont la coutume de nous envoyer assez souvent. Pour la curiosité du fait, nous avons tenu à le relater, aujourd'hui surtout que les discussions historiques passionnent tant de gens.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sauce à l'ail.—Faites une sauce à la crème, ajoutez-y une gosse d'ail hachée et deux cuillerées d'huile. On peut la lier avec un jaune d'œuf.

Œufs mollets.—Faites des œufs à la coque un peu cuits, trempez-les une seconde dans l'eau froide et enlevez la coquille, sans briser l'œuf qui doit être mollet. Servez avec une sauce blanche, béchamelle ou une purée d'oseille oignons ou chicorée.

Charlotte alsacienne.—Prenez quatre ou cinq belles pommes ; les couper en tranches minces après les avoir pelées y ajouter quatre ou cinq œufs, dont les blancs ont été battus en neige, sucrer et aromatiser de cannelle en poudre. Ajouter une pincée de sel, des raisins secs bien épluchés ; une cuillerée à soupe de farine pour chaque œuf, puis bien battre le tout ensemble. Faire chauffer fortement du beurre dans une casserole de fonte, verser la préparation dedans et mettre le tout vivement au four.